

LILLE, ONL. STAR WARS, Un nouvel espoir, 14 et 15 fév 2019. Ciné-concert

✖ LILLE, ONL. STAR WARS, 14 et 15 fév 2019. Ciné-concert de rêve à Lille... La saga Star Wars de George Lucas n'aurait jamais eu son retentissement ni sa puissance dramatique sans le chant de l'orchestre qui sert de résonateur, d'amplificateur à sa formidable action interstellaire. **John Williams** a composé l'une des musiques de films les plus envoûtantes, inscrites dans le mystère voire la terreur (quand l'infâme Dark Vador paraît), mais aussi dans le drame et l'onirisme des étoiles... L'Orchestre National de Lille joue la carte du grand écran et de la magie orchestrale en proposant pendant deux soirs, les 14 et 15 février prochains; la projection sur grand écran et la présence de l'Orchestre National en direct sur la scène du Nouveau Siècle. C'est une nouvelle expérience symphonique de premier plan associant le souffle des images cinématographiques et les couleurs de l'orchestre.

Dès la semaine prochaine (jeudi 14 et vendredi 15 février), l'Orchestre National de Lille se lance dans la saga interstellaire Star Wars. Pour cette première expérience, épisode 1 (Un Nouvel Espoir) est proposé en ciné-concert à l'Auditorium du Nouveau Siècle. Au programme, l'épopée cinématographique et le son symphonique, mais aussi de nombreuses surprises au public, dont les interventions d'une quinzaine de cosplayers bénévoles (agréés par Lucas Film) : la « Garrison 501 » (avec possibilité de selfies et autres pour les plus grands fans...).

UN NOUVEL ESPOIR : film de George Lucas / Musique originale de John Williams. Présentation du film en ciné concert par l'ONL : » *Les mélodies de John Williams sont célèbres dans le monde*

entier. Leur énergie communicative et leur majesté éclatent de la plus splendide des manières dans Star Wars Episode IV, le tout premier film de la saga. Pour illustrer la quête de Luke Skywalker, Williams a une idée de génie : le leitmotiv wagnérien (un motif musical symbolise un personnage précis). Tout en multipliant les références au répertoire symphonique, le compositeur américain invente donc un thème pour chaque protagoniste, neuf au total, qu'il enchaîne avec une maestria vertigineuse. Si on y ajoute un génie de l'orchestration qui parvient toujours à trouver l'instrument idéal pour donner du galbe à un décor... ce premier ciné-concert du cycle promet de nous propulser dans les étoiles. »

DES PLACES en vente le soir du concert... Les séances sont complètes, seuls quelques billets pourront être remis en vente le soir même suite à des désistements. (tarifs de 29 à 68€) : www.onlille.com

Orchestre National de Lille
Ernst van Tiel, direction

Lille, auditorium du Nouveau Siècle, 20h
Jeudi 14 février 2019
Vendredi 15 février 2019

Informations
Réservations

INFORMATIONS sur le site de l'Orchestre National de Lille –

ONL ici :

http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/star-wars-episode-iv/

vidéo :

<https://www.youtube.com/watch?v=dKHNx4gfrok>

La suite en mars 2019...

Ciné concert épisode 2 :

Prochains rvs, les 13 et 14 mars 2019, au Nouveau Siècle à 
20h : Ciné concert **épisode 2 : STAR WARS : L'Empire contre-attaque** (film de Irvin Kershner, 1908 / Musique originale de John Williams). Avec l'Orchestre National de Lille – Kevin Griffiths, direction. Projection sur grand écran et orchestre en direct. Irvin Kershner signe un volet noir et complexe, à l'écriture shakespearienne, où l'action s'enrichit de destins individuels torturés et douloureux. La musique magnifie l'image par sa partition fantastique et onirique là encore

(thème de Dark Vador ; thème de Yoda, le sage détenteur, transmetteur, révélateur de la force enfouie et dormante...). Un must absolu.

RESERVATIONS sur le site de l'Orchestre National de Lille – ONL ici :

http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/star-wars-episode-v/

En 2020, l'Orchestre National de Lille présentera deux autres épisodes en ciné-concerts : le Retour du Jedi en février / le Réveil de la Force en avril. Places en vente pour ces spectacles dès le 1er juillet 2019 ou vers la mi-mai au moment de l'ouverture des abonnements 2019-2020 de l'Orchestre. A suivre de près. Que la force soit avec toi. A suivre...

CD événement, annonce.

Alessandro SCARLATTI : L'Assunzione della Beata Vergine (EB Monaco, M Peyrègne – 1 cd PARATY, nov 2017)

CD événement, annonce.
Alessandro SCARLATTI :
L'Assunzione della Beata Vergine
(EB Monaco, M Peyrègne – 1 cd
PARATY, nov 2017)... RESURRECTION

MAJEURES... Porté par le chanteur
et chef, Mathieu Peyrègne,
l'Ensemble Baroque de Monaco
édite chez PARATY, un oratorio
marqué par l'incandescence
dramatique et la sensualité
brûlante telles que seul le

Baroque italien fut capable de le ciseler à la fin du XVII^e
par un Caldara (cf son oratorio éblouissant et très proche Il
Primo Omicidio) ou le premier pilier de la dynastie Scarlatti,
Alessandro qui incarne la pureté du style napolitain le plus
séduisant, proche des Vénitiens par sa flexibilité et sa
suavité dramatique, avant les sécheresses du plein XVIII^e.
Oratorio, opéra, l'œuvre ainsi restituée en première mondiale
est les deux en réalité car les climats émotionnels,
l'architecture de la partition (diverse, cultivant solos et
duos entre l'épouse, l'époux – deux sopranos-, Amour et
Eternité), exploite toutes les ressources signifiantes d'un
texte souvent déchirant, incarné par le chant à la fois
articulé et expressif de la soprano Aurora Peña, pilier vocal
de cette partition éblouissante en particulier dans les



récitatifs ... embrasés, ardents, déclamés, habités.

La présente révélation souligne le patronage et le goût musical **Prince Antoine 1er de Grimaldi (1661 – 1731)** « qui fut un grand passionné de musique à la fin du XVIIème siècle ». Alessandro Scarlatti (contemporain du Prince) a créé l'oratorio ***L'Assunzione della Beata Vergine*** lors de l'intronisation du Prince, à la succession de son père Louis 1er Grimaldi (1701).



Il s'agit donc de la résurrection d'un chef d'oeuvre de dévotion et de ferveur, propre au contexte monégasque du tout début XVIIIè. Linguistique, dramatique, la partition éclaire surtout un texte original sur le thème de l'amour de Marie et de son époux, éclairé par une langue lumineuse et directe. Voilà qui accrédite l'admiration de Debussy pour Alessandro, « l'Orpheus italien » (Monsieur Croche, 1921), ...

égal enfin révélé d'un Purcell et aussi d'un Haendel. Concernant l'éditeur, **PARATY** reprend le flambeau des labels qui hier audacieux, inspirés, savaient diffuser le meilleur des recherches musicologiques les plus récentes dans le champs aujourd'hui éteint du Baroque. Une recreation mondiale majeure qui ressuscite ce goût pour les trésors oubliés des XVIIè et XVIIIè. Ce Scarlatti fulgurant, palpitant est l'écho des grandes découvertes musicologiques et discographiques de ce qui fit hier l'âge d'or de la révolution baroque des années 1970, 1980, 1990... Ce disque essentiel souligne la force du tempérament lyrique et dramatique d'**Alessandro (1660-1725)**, fondateur de l'école napolitaine, égal des suiveurs et disciples de la grande leçon de Monteverdi : Cesti, Cavalli,... Alessandro fait la synthèse de Carissimi et Monteverdi, de Stradella et Legrenzi ; à Rome, Alessandro est proche de Corelli ; les deux sont protégés par la Reine Christine de Suède. Par sa diversité et son raffinement, l'oeuvre

d'Alessandro Scarlatti annonce celle de Mozart. On comprend donc la valeur de la partition ainsi ressuscitée, quand tous les opéras de l'auteur , sans omettre ses nombreuses partitions sacrées, demeurent encore oubliées, écartés... non jouées.



CD élu CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019 :
Grande critique à venir du cd Alessandro SCARLATTI :
L'Assunzione della Beata Vergine par l'Ensemble
Baroque de Monaco, Mathieu Peyrègne, dans le mag cd
dvd livres de CLASSIQUENEWS.

Plus D'INFOS sur le site de PARATY :

<http://paraty.fr/portfolio/lassunzione-della-beata-virgine-alessandro-scarlatti/>

CD, critique. MAURIZIO POLLINI : CHOPIN (Nocturnes opus 55, Mazurkas opus 56, Sonate opus 58 – 1 cd Deutsche Grammophon – 2018)



CD, critique. MAURIZIO POLLINI : CHOPIN (Nocturnes opus 55, Mazurkas opus 56, Sonate opus 58 – 1 cd Deutsche Grammophon – 2018). Alors que simultanément sort aussi le nouveau et 4^e cd du jeune Lisiecki dans un Mendelssohn sans nuance et plutôt linéairement martelé (également édité par DG), voici le « nouveau » Chopin d'un vétéran que l'expérience, le

recul, et le bénéfice d'une sensibilité ciselée, elle intérieure naturellement, exaltent, inspirent au plus juste ; le pianiste déploie d'irrésistible arguments. Indiscutable, MAURIZIO POLLINI illumine les 7 partitions ici réunies qui semblent comme récapituler une vie dédiée à la réflexion et le sens de la musique. Son cadet aurait mérite d'enrichir ainsi à son écoute, un jeu trop scolaire.

Les Nocturnes font surgir le tragique et l'angoisse d'une âme inquiète et désespérée grâce au toucher et au rubato d'une formulation ronde et précise, nuancée et profonde, comprenant les chants et les contrechants. Chaque réitération sonne comme une blessure pudiquement ourlée ; chaque séquence s'écoule avec un secret, une infinie douceur sombre. Même le second plus ardent, plus conquérant (quoique) resplendit par une tendresse caressante, un moelleux naturel qui enchante et berce. Le travail de l'énonciation, l'architecture qui soigne les galbes et le relief poli des arêtes affirment une maturité et une compréhension saisissante de la langueur de Chopin : langueur mélancolique et aussi furieusement puissante (le rubato à la fois ralenti et magnifiquement articulé).

La respiration élégiaque, enveloppée dans une ouate suspendue de la **Berceuse (opus 57)**, fait elle seule, la magie de ce récital de première inspiration ; où les harmonies se mêlent, s'enlacent, sur un châssis rythmique lui-même suspendu à ce tempo, ralenti, évanescent, désarticulé, articulé... d'une valse lente. Le jeu des miroitements intérieurs, à plusieurs plans, étagés dans l'espace musical font toute l'ivresse de cette séquence... littéralement magicienne. Du très grand art pianistique. Dans l'énoncé, la projection, la conception poétique, l'écoute intérieure. C'est un Chopin à l'infini pictural, d'un équilibre absolu et d'une paix fondamentale qui se déploie et s'affirme et berce alors. Magistral.

Construite en des contours plus net et tranchés, **la Sonate opus 58** exprime une toute autre activité ; radicale, et puissante, manifestes de cette puissance (certes souvent rentrée) qui électrise le chant Chopinien. Autant de matelas harmoniquement dense, pour que surgisse la sublime mélodie bellinienne du premier mouvement. Charpenté et chantant. Pollini n'oublie dans cette rondeur murmurée, ce galbe toujours souverain, l'aspect « maestoso » de l'Allegro initial. Quelle compréhension naturelle de la texture chopinienne. A la fois viscérale et chtonienne, la fluidité de Chopin, se déploie souple et aérienne dans un flux à

l'onctueuse matérialité.

Dans cet épanouissement ultime du premier mouvement, l'agilité souple et caressante du toucher fait oublier la matérialité de la mécanique, comme la frappe des touches ; et que dire de l'élasticité sidérante du second



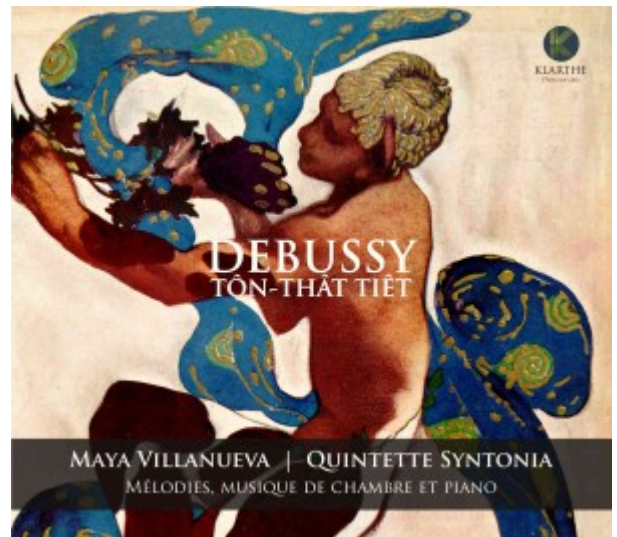
mouvement, plus doux et agile lui aussi : ce **Scherzo** atteint une texture pure, au delà de toute matérialité du clavier ; un pur son à la fois moelleux et mordant d'un équilibre idéal. Un tel galbe rehausse l'éclat électrique de l'écriture, son énergie lumineuse et flamboyante dont la fugacité, éperdue, foudroyée (« molto vivace ») contraste avec l'ampleur architecturée du premier Allegro. Belle couleur liquide du Largo, plus droit, objectif, avec des assises graves idéalement énoncées là aussi. Enfin le dernier **Finale / Presto non tanto** confirme tout ce que l'on pensait du pianiste italien chez Chopin : l'énergie de la matière qui crépite et s'embrace en une urgence organique, développe chez Chopin, cette ardeur brillante qui est aussi puissance de feu – un aspect que l'on écarte trop souvent ; concernant Maurizio Pollini, c'est un acrobate et un athlète au muscle intact d'une rondeur caressante, d'une grâce allusive exemplaire qui affirme et la marche tragique et l'effusion pudique d'une déclaration personnelle. En maître de la structure, le pianiste capte et précise le sens et la direction de la digitalité qui s'accomplit : sous la crépitement virtuose du jeu proprement dit (en soi déjà impressionnant), l'interprète marque un cap, cible directement le mouvement essentiel, révélant l'ossature globale. La vision est captivante et sa formulation, scintillante. Magistral récital Chopin : sa sensualité cultive et l'éloquence et l'énigme, en un clair / obscur réjouissant, captivant. Bel oxymore. Mais familier pour ce poète du clavier. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019.**



CD, critique. MAURIZIO POLLINI : CHOPIN
(Nocturnes opus 55, Mazurkas opus 56, Sonate opus 58 – 1 cd Deutsche Grammophon – durée : 53 mn, 2018) – CLIC de CLASSIQUENEWS

CD, critique. DEBUSSY : Mélodies, Sonates... Syntonia (2 cd KARTHE records 2018)

CD, critique. DEBUSSY par Syntonia (2 cd KARTHE records 2018). Les musiciens du quintette **Syntonia** explorent le DEBUSSY, poète impressionniste, grand orfèvre des mondes intérieurs... Somptueux récital conçu pour le salon plutôt que la salle de concert : l'intimité que convoque, l'écoute particularisée qu'exige la



collection de perles musicales ici réunies, alternant mélodies et partitions instrumentales, montrent et l'élargissement du répertoire de l'ensemble SYNTONIA, mais aussi... sa maturité. Dans l'éloquence et la complicité, les instrumentistes et chanteuse célèbrent le génie d'un Debussy poète.

Debussy poète

Au cœur du poème musical

Pour nous la pièce maîtresse demeure la transcription très réussie de *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, belle expérience de conversation instrumentale (arrangement pour quintette de **Benoît Menut**) où compte surtout l'écoute des autres et donc l'équilibre sonore comme l'articulation de chaque timbre, selon ce souci d'équilibre des dynamiques simultanées. Un vrai travail d'ajustement qui captive. La lecture sans les vents, souligne en réalité l'effusion suave qui excite le désir du jeune faune... L'articulation est scrupuleuse mais naturelle. Précise et d'un fini... globalement coloriste.

Benoît Menut, compositeur qui a écrit par ailleurs pour Syntonia en particulier pour le violoncelle solo **Patrick Langot** (prochain cd à venir : intitulé « *Praeludio* », annoncé en mai 2019) respecte le format concentré et la texture vibratile du poème musical d'après Mallarmé. Le défi ici est de soigner la clarté de l'articulation de chaque partie sans rompre l'effet orchestral (originel), cette brume indéfinissable, matelas suspendu du climat ouaté et sensuel du poète symboliste : de ce point de vue l'écoute entre chacun des musiciens de Syntonia est idéale : allusive, elle aussi suspendue, semblant chercher au delà et derrière les notes. Cette couleur sensuelle, d'enlacement permanent, profonde, immatérielle mais présente et continue que Debussy a su

déployer en respectant le climat de Mallarmé, se déploie avec une grande musicalité.

Ce Debussy, allusif et érotique, entre en dialogue lui-même avec la pièce contemporaine de **Tôn-Thât Tiêt** qui en serait comme la résonance en un effet de miroir, à la fois réflexif et critique... (ultime séquence du cd 2). » **Regards dans la brume** » (2014) pour quatuor à cordes et piano... regarde avec distance sa source debussyste. La pièce contemporaine tisse un écho lointain, brumeux et a perdu toute idée du signe moelleux et rassurant. L'écriture exprime un état de veille inquiète voire d'urgence panique où la lente mélodie au piano redessine encore le climat tendu, fait suspendre le tableau initial. La brève accalmie (IIème épisode où les cordes étirent l'air comme au début du Prélude de Debussy), n'est que de (trop) courte durée : en une sirène murmurée affolée, aux éclats lancinants, tendus, les instruments se crispent. Le mouvement le plus développé (plus de 8 mn) : épaissit la clameur hallucinée, en une interrogation qui cible le repli, exprime presque l'élucidation de l'énigme angoissée qui a été précédemment énoncé, sans véritablement éclaircir ni résoudre la question. Le III, creuse encore ce climat d'incertitude et d'intranquillité qui scintille entre anxiété, agitation et ... folie. Ces « regards » dans la brume nourrissent autant de questions laissées sans réponse, en une nuée à la fois immatérielle et épaisse presque insupportable ; ils sont proches d'un cauchemar éveillé.

De son côté, très engagée à peindre chaque nuance du verbe musical, le doux soprano de **Maya Villanueva** (déjà remarquée dans un cd précédent [Ginastera](#) également édité chez KLARTHE) cultive une émission feutrée, et même suave comme millimétrée. Les Mélodies sont autant de pièces personnelles voire intimes qui témoignent de la vie amoureuse de Debussy ; certaines étant de fait, des offrandes hommages à l'être aimée : Marie Vasnier et Emma Bardac ; toutes deux étaient chanteuses et ont interprété les mélodies de leur compagnon très épris.

Dans ce recueil double, la cantatrice sait trouver les inflexions justes et parfois enivrées dans une succession de perles mélodiques, d'un Debussy, jeune (*Nuits d'étoiles*, l'offrande d'un adolescent de quasi... 18 ans en 1880) ; l'idée de suivre chronologiquement l'inspiration du Debussy mélodiste est claire, parfaitement explicitée, musicalement s'entend, quoique aussi musicologique, comme le réalise le texte très développé du livret.

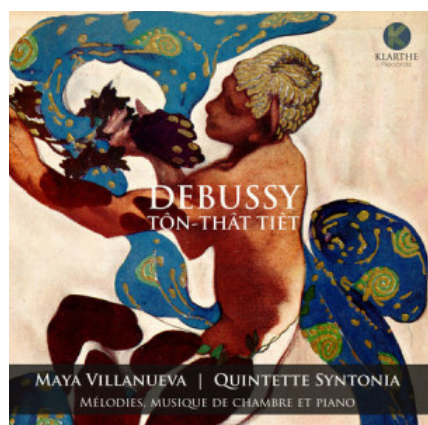
L'attention aux mots, l'évidente curiosité pour exprimer chaque situation du poème offrent une éloquente vision sur l'écriture debussyste : coloriste, atmosphérique même, sans aucun maniérisme ni afféterie académique.

Créées en 1904 chez madame Edouard Colonne, **les mélodies** de *Fêtes galantes* sur des poèmes de Verlaine (1869) racontent cette intimité qui fusionne les deux cœurs (Emma pour le Livre II... qui n'est pas abordé ici). En poète musicien, Debussy cultive ce goût de l'étoffe emperlée, des images enivrées énigmatiques ou plus dramatiques. Ainsi le triptyque des **Fêtes Galantes (Livre I)** : « Fantoques » est expressif, narratif, furtif et percutant quand « Clair de lune » (ses « masques et bergamasques ») diffuse un scintillement plus langoureux et évanescent, son énonciation portée par une candeur blessée et tendre. « **Le jet d'eau** » d'après Baudelaire (arrangement pour soprano et quintette par Benoît Menut) intéresse par ce miroitement instrumental qui enveloppe le chant ; et les interprètes réalisent et réussissent l'énigme et le climat de secret enchanté des **Poèmes d'après Mallarmé**, parfois incertains et sombres même en leurs harmonies raffinées et tendues (« **Soupir** ») ; ou pures invitations à l'extase (dernier poème du triptyque, « **Eventail** »). La fragilité du timbre bien articulé ressuscite la chair diaphane, sensuelle, souvent murmurée de la poétique debussyste.



Même grande sincérité pour le pianisme réglé sur le même mode intimiste et intérieur de **Romain David** (Images) ; auquel le violoncelle souple et très

nuancé de Patrick Langot apporte une résonance spécifiquement grave (Sonate pour violoncelle et piano) propre à la partition conçue pendant la guerre (comme la Sonate pour violon avec la violoniste Stéphanie Moraly). Double cd enivrant.



CD, DEBUSSY / Tôn-that Tiêt : Mélodies, Sonate, Prélude à l'après midi d'un Faune (2 cd Klarthe records) – Claude Debussy (1862-1918) : Mélodies, Sonates pour violon et piano, pour violoncelle et piano. Prélude à l'après-midi d'un faune (arrangement pour quintette avec piano par Benoit Menut). Tôn-Thât Tiêt (né en 1933) : Regards dans la brume pour

quatuor à cordes et piano (Trois regards sur le Prélude à l'après-midi d'un faune). Maya Villanueva, soprano. Quintette Syntonia. [2 CD Klarthe records](#). Enregistré en janvier 2018. Durée totale : 1h56mn – CLIC de CLASSIQUENEWS

CD 1 > Claude DEBUSSY (1862-1918)

- 1 : Nuit d'étoiles (1880)
- 2 : La belle au bois dormant (1890)

Images [oubliées] (1894)

- 3 : III. Quelques aspects de «Nous n'irons plus au bois»
parce qu'il fait un temps insupportable
- 4 : Les angélus (1892)

Images (Deuxième Série, 1907)

- 5 : I. Cloches à travers les feuilles
- 6 : Minstrels pour violon et piano* (1914)
- 7 : Pantomime (1883)
- 8 : Scherzo pour violoncelle et piano du «Nocturne et
Scherzo» (1882)
- 9 : Voici que le printemps (1884)

Images (Deuxième Série, 1907)

- 10 : II. Et la lune descend sur le temple qui fut
- 11 : Les papillons (1881) – Images (Deuxième Série, 1907)
- 12 : III. Poissons d'or
- 13 : Romance «Silence ineffable de l'heure» (1883)
- 14 : Apparition (1884)

Sonate pour violon et piano* (1916-17)

- 15 : I. Allegro vivo
- 16 : II. Intermède. Fantasque et léger
- 17 : III. Finale. Très animé

CD 2 > Claude DEBUSSY

- 1 : Prélude à l'après-midi d'un faune (1894) – arr. pour
quintette avec piano de Benoît Menut

Fêtes galantes (Premier livre, 1892)

- 2 : I. En sourdine
- 3 : II. Fantoques

4 : III. Clair de lune

5 : Noël des enfants qui n'ont plus de maison (1915) – arr.
pour soprano et quintette avec piano de Benoît Menut

Sonate pour violoncelle et piano (1915)

6 : I. Prologue. Lent, sostenuto e molto risoluto

7 : II. Sérénade. Modérément animé

8 : III. Final. Animé, léger et nerveux

Cinq poèmes de Charles Baudelaire (1889) – arr. pour
soprano et quintette avec piano de
Benoît Menut

9 : II. Le jet d'eau

Trois poèmes de Stéphane Mallarmé (1913)

10 : I. Soupir

11 : II. Placet futile

12 : III. Éventail

> TÔN-THẬT Tiêt (né en 1933)

Regards dans la brume pour quatuor à cordes et piano
(2013-2014)

Trois regards sur le «Prélude à l'après-midi d'un faune»

Maya VILLANUEVA, soprano / QUINTETTE SYNTONIA

Stéphanie MORALY* et Thibault NOALLY, violons / Caroline
DONIN, alto /

Patrick LANGOT, violoncelle / Romain DAVID, piano

Couverture du cd : Vaslav Nijinski dans l'Après-midi d'un
faune. Aquarelle (1912) de Léon Bakst

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Bastille, le 30 janvier 2019. BERLIOZ : Les Troyens : Tcherniakov / Jordan

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Bastille, le 30 janvier 2019. BERLIOZ : Les Troyens : Tcherniakov / Jordan. Troyens désenchantés... et réécrits. Fidèle à sa grille de lecture à l'opéra, le russe agent du scandale, Dmitri Tcherniakov réécrit à présent tous les opéras qu'il met en scène ; c'est évidemment le cas des Troyens, osant par exemple faire d'Enée, un traître à sa patrie ; de Priam, un père incestueux et un dictateur ordinaire ; de Cassandre surtout, figure magistrale voire sublime dans la première partie (La prise de Troie), une fumeuse traumatisée, qui a la haine de son père (violeur), soit une âme désenchantée, déstructurée, au cynisme glacial et distancé. Les spectateurs et connaisseurs de Berlioz apprécieront. Si le metteur en scène a liberté de mettre en scène toute partition, est-il juste de réécrire le profil des personnages et couper dans les séquences de l'action au risque de trahir l'unité et la cohérence originelle voulues par le compositeur ? Ainsi ne faut-il pas plutôt écrire pour présenter la production :

LES TROYENS DE TCHERNIAKOV d'après BERLIOZ...



Est-il utile / légitime de réécrire le livret et la conception des personnages de Berlioz pour afficher en 2019 son grand opéra inspiré de Virgile ? En soi, la liberté des artistes est souveraine. Mais il faudrait être honnête... et ne plus annoncer Les Troyens de Berlioz. Plutôt « *Les troyens de Tcherniakov, d'après Berlioz* ». Les spectateurs achetant leurs places seraient mieux informés de ce qu'ils vont écouter, découvrir, ... comme nous, bien peu apprécier. Serait ce que nous aimons trop Berlioz pour le voir ainsi trahi ?

Mais doit-on s'en plaindre depuis que le même russe a réécrit

de la même manière la fin de Carmen de Bizet ? faisant déjà du protagoniste (Don José), un sujet psychiatrique appelé à suivre une cure thérapeutique... Déjà les jeux de rôles avaient cours pour tenir la cure. Vous les aimiez dans Carmen ; les revoici dans ces Troyens « actualisés » selon le regard d'un metteur en scène qui applique systématiquement la même grille sur chaque opéra: raconter une histoire de famille (au début, chaque personnage est présenté au public, grands titres projetés, explicitant prénom, fonction, filiation...); soit des individus décalés, gris, souvent caricaturaux, aux postures qui relèvent souvent de l'asile. Chacun appréciera. L'angle pourrait être original, si ici les décors n'avaient pas un air de déjà vu ; les mouvements de foule, une confusion agaçante quand le chœur n'est pas statique et comme figé.

Evidemment dans cette adaptation proche du blasphème, les berlioziens de la première heure regretteront l'absence de noblesse antique, de grâce comme de poésie ciselant cette déclamation française et romantique propre au Berlioz qui écrit lui-même ses textes... Où est l'onirisme épique de Virgile ? On le recherche encore vainement. Cela n'est pas une question des costumes modernes. Sans toges et sans drapés, comme sans colonnes, et ici sans cheval spectaculaire, l'Antiquité magnifiée par Berlioz méritait une toute autre réalisation, plus proche du caractère d'origine.



Plus décevant, le fait d'avoir écarté tout ce qui fait de l'auteur de la Damnation de Faust un adepte de Gluck :

l'immersion dans le fantastique et la terreur. Le premier volet des Troyens, narrant la chute des troyens bernés par les grecs, reste marqué par l'expression de la déploration collective, qui ici soude tout un peuple. Avant que le cheval colossal ne pénètre jusqu'au pallatium de la cité troyenne (son coeur urbain), Berlioz imagine en une séquence où tous les solistes (octuor) et le chœur chantent, l'affliction la plus noire voire terrifiée quand on apprend la mort du prêtre Laoccon qui s'est opposé à l'entrée du cheval grec ; deux serpents l'ont tué et dévoré. Le récit fantastique (chanté par Enée : **Brandon Jovanovich**, honnête mais pas saisissant) fait surgir un sentiment général de terreur qui glace la scène. La froideur et la laideur des décors contredisent totalement le caractère de la scène qui sombre dans l'épouvante.

De même, ce sont les innombrables coupures dans le texte de Berlioz qui posent problème, privilégiant contre l'unité souhaitée par le compositeur, la cohérence du metteur en scène (que l'on cherche toujours).

Las, on émettra nos réserves confrontés à un spectacle souvent déconcertant, sans poésie aucune ni grandeur virgilienne qui sacrifie la partition originelle, son unité tant défendue par Berlioz de son vivant quand même, en faveur de la confusion d'une pseudo mise en scène. L'oeuvre avait inauguré il y a 30 ans en 1990, le nouvel opéra Bastille, mais en une production plus respectueuse de l'opéra originel. Sans sombrer dans le pastiche kitch de carton pâte, style peplum, il aurait été moins abrupt de choisir une mise en scène épurée, qui respecte l'histoire et la partition originelle (l'hôpital encombré de la seconde partie cumule les séquences anecdotiques).

A l'époque des fakenews, à l'heure où il faut créer du buzz, on ne doit plus s'étonner à présent que le plus grand opéra romantique français soit ainsi tronqué et dévitalisé de son essence poétique, de son unité et de ses équilibres d'origine.

Heureusement pour les spectateurs qui avaient payé leur place, le plateau vocal méritait les meilleurs dispositions ; sans avoir le volume vocal idéal, celui des grandes tragédiennes, le mezzo affûté mais parfois court (y compris dans les graves) de **Stéphanie d'Oustrac** (qui a chanté Carmen à Aix en 2017 sous la direction de Tcherniakov) semble se satisfaire des incongruités de la mise en scène et incarne une Cassandra embrasée, illuminée, au bord évidemment de la folie : son premier grand air, est réécrit comme un entretien face à une équipe de reporters : comme une interview, on aurait alors pris plaisir à « voir » l'entretien en grand format sur grand écran dans cette mise en scène conçue comme une chaîne d'info continue ...mais le « délire » de Cassandra, grandissant, convulsif, finit par interrompre la séquence et eux aussi, décontenancer les journalistes sur scène.

Face à elle, second pilier de cette première partie, le Chorèbe de **Stéphane Degout**, seigneurial et aimant, force parfois, et ne paraît pas aussi à l'aise que sa partenaire.





1/10 : Les Troyens (saison 19/20) - Stéphanie d'Oustrac
© Vincent Pontet / OnP



La seconde partie finit par ennuyer et agacer tout autant par ses trouvailles décalées, et la confusion qui règne sur scène ; d'autant que dans cette cure thérapeutique où c'est Enée qui pourrait trouver son salut (malgré ses voix intérieures), la Didon d'**Ekaterina Semenchuk** force et grossit elle aussi le trait, plus démente que royale, – (ne possédant pas l'épaisseur ni la vérité d'une Joséphine Veasey dans la version légendaire de Colin Davis en 1969) ; la soprano trouve

cependant dans sa mort, un semblant de dignité poignante enfin révélée (après quelques réactions hystériques à l'endroit d'Enée).

Parmi les seconds rôles, le français impeccable de **Michèle Losier** et de **Cyrille Dubois** surtout, convoque par leur courte participation, ce Berlioz inspiré, grand alchimiste dramatique, digne auteur de Virgile et de Gluck.

Dans la fosse, la direction de **Philippe Jordan** sans être aussi électrique et affûtée qu'elle le fut dans La Damnation de Faust (ici même) avance, adoucit et amoindrit les scories visuelles du spectacle ; à mesure que l'on traverse tableaux et ballets (originels) lesquels offrent la scène à un groupe des plus statiques (le comble de cette production), la volonté d'actualisation brouille toute lisibilité, conférant à l'action, une petitesse anecdotique hélas, en contre-sens avec ce que dit le texte et la situation voulue par Berlioz. Alors vision régénératrice ou colosse romantique désossé ? A chacun de choisir selon sa sensibilité.

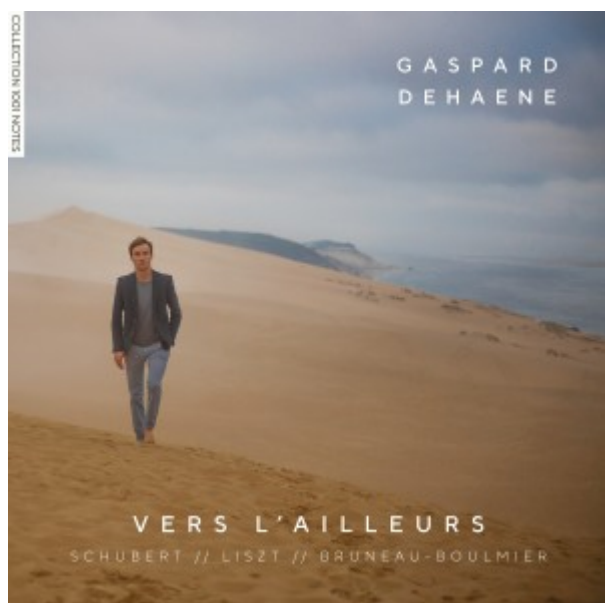
[A l'Opéra Bastille, jusqu'au 12 février 2019.](#) Pour nous, voilà qui commence mal l'année des célébrations Berlioz pour les 150 ans de sa mort.

Illustrations : Vincent Pontet 2019 / ONP © Opéra national de Paris

LIRE aussi notre critique de **Carmen de Bizet par Tcherniakov à Aix en Provence, été 2017**

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-aix-en-provence-grand-theatre-de-provence-bizet-carmen-le-8-juillet-2017-doustrac-heras-casado-tcherniakov/>

CD, critique. VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018)



CD, critique. **VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier** (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018). **ITINERANCES POETIQUES...** Le pianiste Gaspard Dehaene confirme une sensibilité à part ; riche de filiations intimes. C'est un geste explorateur, qui ose des passerelles enivrantes entre Schubert, Liszt et la pièce

contemporaine de Rodolphe Bruneau-Boulmier. Ce 2è cd est une

belle réussite. Après son premier (Fantaisie – également édité par 1001 Notes), le pianiste français récidive dans la poésie et l'originalité. Il aime prendre son temps ; un temps intérieur pour concevoir chaque programme ; pour mesurer aussi dans quelle mesure chaque pièce choisie signifie autant que les autres, dans une continuité qui fait sens. La cohérence poétique de ce second cd éblouit immédiatement par sa justesse, sa sobre profondeur et dans l'éloquence du clavier maîtrisé, sa souple élégance. Les filiations inspirent son jeu allusif : la première relie ainsi Schubert célébré par Liszt. La seconde engage le pianiste lui-même dans le sillon qui le mène à son grand père, Henri Queffélec, écrivain de la mer, et figure inspirant ce cheminement entre terre et mer, « vers l'Ailleurs ». En somme, c'est le songe mobile de Schubert, – le wanderer / voyageur, dont l'errance est comme régénérée et superbement réinvestis, sous des doigts complices et fraternels.

VERS L'AILLEURS
Les itinérances poétiques de
Gaspard Dehaene...
2è cd magistral



Les escales jalonnent un voyage personnel dont l'aboutissement / accomplissement est la sublime **Sonate D 959 en la majeur de Franz Schubert** (avant dernier opus daté de sept 1828). Au terme de la traversée, les champs parcourus, éprouvés enrichissent encore l'exquise mélancolie et la tendresse chantante du dernier Schubert.

Les deux premiers épisodes démontrent le soin et l'affinité de Liszt pour son devancier Schubert. Le premier a réalisé les arrangements des morceaux pour piano. Grave et lumineux, « **Aufenthalt** » ouvre le programme et amorce le voyage. C'est une gravité comme exaltée mais digne dans ses emportements que le pianiste exprime ; avec une respiration idéale, un naturel sobre et même élégant, Gaspard Dehaene exprime la force et la puissance, l'ivresse intérieure d'une partition qui saisit par son tragique intime. D'une carrure presque égale, « **Auf dem wasser zu singen** » fait surgir au cœur d'un vortex allant, la langueur et la mélancolie d'un Schubert enivré, au lyrisme

éperdu. L'énonciation du piansite se fait fraternelle et tendre ; il transmet un chant éperdu qui est appel au renoncement et déchirante nostalgie. L'acuité du jeu, souligne dans les passages harmoniques, d'un ton à l'autre, la douceur du fluc musical à la fois entêtant et aussi salvateur ; à chaque variation, correspond un éclat distinct, une facette caractérisée que le pianiste sûr, inscrit dans une tempête intérieure de plus en plus rageuse et irrépressible. Détaillée et viscérale, l'engagement de l'interprète convainc de bout en bout.

Puis la **Mélodie hongroise** s'affirme tout autant en une élocution simple et intimiste. Le pianiste affiche une élégance altière, celle d'un cavalier au trot, souple et acrobatique auquel le jeu restitue toutes les aspérités et les nuances intérieures. La gestion et le réglages des nuances se révèlent bénéfiques : tous les arrières plans et tous les contrechamps restituent chaque souvenir convoqué. Le rubato est riche de toutes ses connotations en perspective ; le toucher veille au velouté de la nostalgie : chaque nuance fait surgir un souvenir dont le moelleux accompagne dans le murmure l'éloquente fin pianissimo. Quel remarquable ouvrage.

Autant Schubert brille par l'éclat de ses nuances intimes, pudiques et crépusculaires. Autant **Liszt** crépite aussi mais en contrastes plus déclamés.

Le Liszt recompose le paysage schubertien et s'éloigne quand même, de cette sublimation du souvenir qui devient caresse et renoncement ; ici, la digitalité se fait plus vindicative et vibratile ; le claviern d'organique et dramatique, bascule dans une marche prière qui peu à peu s'électrise dans l'énoncé du motif principal. Evidemment l'écriture rhapsodique revendique clairement une libération de l'écriture et un foisonnement polyphonique dont Gaspard Dehane exprime bien le chant plus martelé et comme conquérant ; il en défend le lyrisme des divagations ; éclairant chez Liszt, ce débordement expressif, sa verve délirante dont la spiritualité aime

surprendre, dans la virtuosité de son clavier orchestre. A 8'14, le chant libre bascule dans une sorte de réflexion critique, douée d'une nouvelle ivresse plus souple et lyrique, exprimant la quête des cimes dans l'aigu jusqu'au vertige extatique. Puis le final se précipite en une course vertigineuse (11'38), jusqu'au bord de la syncope et d'une frénésie panique. Le jeu est d'autant plus percutant qu'il reste dans cet agitato que beaucoup d'autres pianistes exacerbent, clair, précis, nuancé, éclatant.

Après la filiation Schubert / Liszt, Gaspard Dehaere cultive une entente intime avec le texte de son grand père, – Henri Queffélec, « **quand la terre fait naufrage** ». A cette source, s'abreuve l'inspiration du compositeur **Rodolphe Bruneau-Boulmier** qui reprend le même intitulé : fluide et séquentiel, et pourtant jamais heurté ni sec, le jeu du pianiste joue des transparences et des scintillements flottants, expression d'une inquiétude sourde qui se diffuse et se rétracte dans un tapis sonore qui croît et se replie. Ainsi s'affirme le climat incertain d'intranquillité, propre à beaucoup d'œuvres contemporaines d'aujourd'hui dont la nappe harmonique se répand progressivement en crescendo de plus en plus forte, jusqu'à son milieu où le mystère assène comme un carillon funèbre, son murmure dans le noir et le néant... de la mer. Ainsi se précise comme seule bouée d'un monde en chaos, le glas d'une « cathédrale engloutie », cri bien présent et d'une morne volupté. Les couleurs et les nuances du pianiste se révèlent primordiales ici.



A mi chemin de la traversée (au mi temps du cd), nous voici plus riches, d'une écoute mieux affûtée encore pour mesurer les tableaux intérieurs de la **D 959** (prise live) : d'autant que l'interprète se montre d'une éloquence intérieure, mobile, explorant sur le motif schubertien lui-même, toutes les nuances du souvenir ou de climats imaginaires. L'intelligence sensible est vive : elle ressuscite mille et un mouvement de l'introspection rêveuse, nostalgique, grave souvent, toujours ardente. Voici les temps forts de cette lecture profonde et riche, conçue / vécue tel un formidable voyage intérieur.

Le portique d'ouverture affirmé, à l'assise parfaite inscrit ce premier mouvement dans une déclaration préliminaire absolument sereine et déjà le pianiste en exprime les fondations qui se dérobent, en un flux ambivalent, à la fois intranquille et comme prêt à vaciller. Ce trouble en arrière plan finit par atteindre le motif principal dont il fait une confession pleine de tendresse.

Le cantabile et le legato feutré captivent dès ce premier mouvement ; le motif principal n'y est jamais clairement énoncé ; toujours voilé, dérobé tel le tremplin au repli et au secret, en une cantilène aux subtiles éclats / éclairs intérieurs. Le compositeur cultive le surgissement de cette ineffable aspiration à l'innocence, la perte de toute gravité. C'est ce qui transpire dans la réitération du motif réexposé avec une douceur sublime inscrite dans l'absolu de la tendresse.

Plus court, l'andantino peint l'infini de la solitude, un accablement sans issue et pourtant conçu comme une berceuse intérieure qui sauve, berce, calme. Le pianiste inscrit son jeu dans l'allusion et le percussif avec une intelligence globale des climats, sachant faire jaillir toute l'impulsion spontanée, plus viscérale de la séquence plus agitée et profonde.

A 5'38, tout étant dit, la réexposition frôle l'hallucination et le rêve flottant. L'économie du jeu restitue la charge émotionnelle et la profondeur ineffable de la conclusion, entre retrait et renoncement, béatitude morne et désespoir absolu

Quel contraste assumé avec le Scherzo, plus insouciant et même frétilant.

L'Allegretto final est enveloppé dans la douceur, dans un moelleux sonore qui dit l'appel à la résolution de tout conflit. La légèreté et l'insouciance clairement affichées, assumées chantent littéralement sous les doigts caressants du pianiste. Il joue comme un frère, la confession d'une espérance coûte que coûte. Voilà qui nous rend Schubert plus

bienveillant, d'une humanité reconstruite, restaurée, enfin réconciliée. Dont le chant apaise et guérit. Superbe lecture.



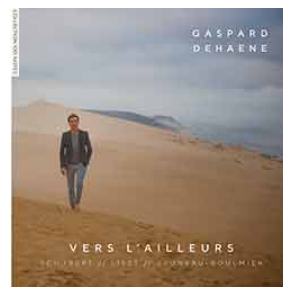
CD, critique. **VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier** ([1 cd Collection 1001 Notes](#) – programme durée : 1h12 enregistré à Limoges en nov 2018). CLIC de



CLASSIQUENEWS de février 2019. Photos et illustrations : © Martin Trillaud – WAM

ENTRETIEN avec Gaspard DEHAENE, à propos de l'album « Vers l'Ailleurs »...

ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2^e album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l'esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l'explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l'écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier. Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l'imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d'en relever quelques clés. LIRE notre entretien avec Gaspard Dehaene, pianiste.



VIDEOS

VOIR aussi le teaser du CD Vers l'Ailleurs par Gaspard Dehaene :

<https://www.youtube.com/watch?v=KoAlipMdBYQ>



VOIR le CLIP vidéo ANDANTINO de la Sonate D959 de Franz SCHUBERT par Gaspard Dehaere



Programme VERS L'AILLEURS

FRANZ SCHUBERT (Arr. FRANZ LISZT)

« Aufenthalt »

« Auf dem Wasser zu singen »

FRANZ SCHUBERT

Mélodie Hongroise

FRANZ LISZT

Rhapsodie Espagnole

RODOLPHE BRUNEAU-BOULMIER

« Quand la terre fait naufrage »

FRANZ SCHUBERT

Sonate D 959 en la Majeur (Live)

Allegro / Andantino / Scherzo : allegro vivace / Allegretto

Prise de son, mixage et mastering : Baptiste Chouquet – B media

Photos : Martin Trillaud – WAM

Création graphique : Gaëlle Delahaye

Production : Collection 1001 Notes

Piano : Gérard Fauvin

CD – Enregistré en novembre 2018 à Limoges

www.gasparddehaene.com

PROCHAINS CONCERTS 2019 **de Gaspard DEHAENE**

12 avril : Narbonne – Violoncelle et piano, avec le violoncelliste Damien Ventula

14 avril : Bruxelles, Belgique – Concert en sonate piano / alto, avec l'altiste Adrien Boisseau

03 juin : Les Invalides, Paris – Concert partagé avec Anne Queffélec

05 juin : Maison du Japon, Paris

23 juin : Festival de Nohant

12-14 juillet : Folle Journée à Ekaterinburg, Russie

25 septembre : Carnegie Hall, New York

02 octobre : Tokyo, Japon – Récital au Toyosu civic center hall

PLUS D'INFOS :

<https://festival1001notes.com/collection/projet/vers-lailleurs>

CD critique. DEBUSSY par Véronique BONNECAZE, piano (1 cd PARATY 2018)

CD critique. DEBUSSY par Véronique BONNECAZE, piano (1 cd PARATY 2018). Somptueuse leçon de piano, le DEBUSSY de Véronique Bonnecaze captive autant par la réalisation musicale que la justesse poétique. Le choix du Bechstein 1900 est pertinent et très fécond, rappelant combien la sonorité est une question de toucher mais aussi de mécanique,



l'équilibre entre les deux, révélant évidemment le tempérament des plus grands. A notre connaissance aucun des plus grands interprètes internationaux ne partage avec Véronique Bonnecaze cette réflexion (et cette audace) sur le choix de l'instrument, en affinité avec le répertoire et l'esthétique concernés. Tous les plus médiatisés, d'Argerich à Pollini et Freire, sans omettre les talents de la nouvelle génération, de Grosvenor à Trifonov (Malofeev a encore du temps pour polir davantage son propre son), et l'on ne parle pas des lolitas people (telles Yuja Wang ou Alice Sara Ott): tous sans exception jouent sur Steinway ou Yamaha voire Fazioli. Notre époque est donc au formatage sonore. Voilà donc dans le choix du piano, une approche qui se distingue... née d'un soin spécifique qui relève d'une approche artisanale. Et elle fonctionne admirablement.

Véronique Bonnecaze a elle-même souligné combien grâce au Bechstein, une marque appréciée par Claude Debussy, les mélanges et superpositions des harmonies sont comme « régénérées » grâce au piano d'époque. Cela profite aussi à cette quête spécifique du timbre qui ouvre de nouveaux espaces, cultive des sensations inédites, réinvente l'expérience de l'auditeur.

La maîtrise technique et la hauteur de vue sur le plan poétique éclatent dès « Clair de lune », extrait de Suite Bergamasque, d'après Verlaine et qui est une pièce de jeunesse (1890) : techniquement assez aisée, la séquence célèbre en très peu de notes, l'évasion vers la sensualité suspendue, porte des imaginaires ; en un jeu intérieur, c'est un nocturne amoureux, ou un souvenir intime dont la caresse produit une extase toujours renouvelée. Le jeu de Véronique Bonnecaze montre tout ce qui compose le génie de Debussy : son sens de la construction, son goût de la couleur, tout inféodés à l'intensité du souvenir qui ressuscite ; c'est comme la madeleine de Proust : une sensation qui s'électrise à mesure qu'elle est réitérée. On y retrouve dans les bémols (5 à la clé), la puissance harmonique des climats de Prélude à l'après-midi d'un faune : autre volupté souveraine. Magnifique entrée en matière pour ce programme idéalement conçu.

Séquence plus lumineuse encore, L'Isle joyeuse (1904) s'inscrit pleinement dans le choix du Bechstein : la mécanique maîtrisée exprime cet élan vers la vie, cet appel fluide et continuent ondulant à l'extase... amoureuse elle aussi car Debussy sur l'île de Jersey célèbre alors sa passion pour Emma Bardac, avec laquelle il partage désormais sa vie. La matière sonore s'électrise là aussi, mais en s'allégeant, immatérielle et climatique, fusionnant l'image de l'île et le vent marin qui glisse et s'évade. Véronique Bonnecaze convoque idéalement ce Debussy poète, ivre de la sensation, collectionneur des climats, grand alchimiste des éléments mêlés et sublimés.

Avec **Images de 1907 (2è série)**, nous sommes encore dans l'enivrement des sens, servi par une technique de plus en plus

allusive, picturale, et ... quasi abstraite. « **Poissons d'or** » désigne les poissons scintillants dans l'onde (les « Goldfishes » des anglais) dont l'écriture exprime l'immatérialité active, la sensation fugitive des écailles et de l'oeil du poisson, en mouvement permanent, que le jeu de la pianiste embrase littéralement par sa digitalité là encore picturale, essentielle, vibratile. Précise, la palette des nuances ainsi restituée renvoie au panneau laqué chinois que possédait Debussy et qui représentait des poissons de nacre et d'or. Davantage qu'une description, c'est la sensation même du sujet ; l'impressionnisme de Debussy cristallise la forme évanescence du poisson dont le piano exprime la station mobile, le mouvement lui-même.

On relève cette même qualité vibratile du toucher dans « **Et la lune descend sur le temple qui fut** » dont l'orientalisme égrène sa matière cristalline et presque froide en une évocation qui suscite là aussi la vision poétique et picturale.

La force de l'évocation chez Debussy est de fusionner le temps et l'espace à travers un tissu sonore d'une volupté harmonique à la fois dense et vaporeuse. Véronique Bonnet nous fait écouter tout cela ; au compositeur poète et peintre, l'interprète détecte et révèle aussi le visionnaire cinéaste, car Debussy compose en images et en mouvement, avec un sens de la composition qui cite immédiatement des cadrages précis.



C'est évidemment le cas des **Préludes (Premier Livre : 1909-1910)**, aux titres évocateurs qui sont autant d'épisodes immédiatement caractérisés, de vrais tableaux riches en timbres, couleurs, harmonies rares et changeantes, porteuses de nuances sonores jamais conçues jusque là avec autant de force et de

raffinement. Le compositeur stimule notre imaginaire : le vif argenté et foudroyant des **Collines d'Anacapri** ; le tumulte incisif, puissant et ciselé de **Ce qu'a vu le vent d'Ouest** (encore un épisode qui fusionne mouvement et image) ; la respiration allusive flattant l'archaïsme feutré de la Fille aux cheveux de lin ; les trois derniers Préludes enchantent par leur identité et leur violence maîtrisées. Debussy fait surgir sa **Cathédrale engloutie** au lever du soleil (pour ensuite s'enfoncer dans la mer) : en une série d'arches et de portiques qui gagnent à chaque passage l'épaisseur et le poids du mystère ; l'ampleur du monument jaillit, se dessine à mesure qu'il s'enfonce. Il y a ces deux mouvements simultanés qui pourtant se réalisent dans l'immatérialité du secret : l'ampleur sonore comme un jeu d'orgue fusionne aussi ici l'air et l'eau.

Puis Véronique Bonneau, synthétisant la fantaisie illimitée et libre de Mendelssohn inspiré par Shakespeare (Songe d'une nuit d'été), exprime l'humeur de **Puck**, le lutin espiègle et aérien, à la fois capricieux et fantasque qui avec Obéron, manipule, trompe, envoûte les amants perdus, égarés... En un jeu comme fugace et magistralement esquissé, la pianiste convoque ce monde nocturne enchanté et d'une subtilité arachnéenne qui s'accomplit dans la dernière phrase telle une ultime esquivé à peine perceptible.

Du chien, du caractère et du panache, l'esprit taquin de **Minstrels** résonne dans sa succession quasi heurtée et finalement très jazzy de formules à la Satie. La vitalité rythmique qui souligne aussi le goût du jeu, une facétie quasi enfantine chez Debussy, transparaît clairement dans la lecture de Véronique Bonneau.



Fluide, ondulante, **La plus que lente (1910)** déploie ce somptueux abandon mais avec un sens de la retenue et du caprice... digne de Ravel. Là encore le style est élégantissime, et le toucher caressant, amusé. On ne saurait imaginer meilleur

récital concluant ainsi l'année Debussy en France. Magistral récital.

VOIR le TEASER vidéo du cd DEBUSSY / Bechstein 1900 par Véronique Bonnecaze (1 cd PARATY)

<http://www.classiquenews.com/video-teaser-veronique-bonnecaze-joue-debussy-bechstein-1900-1-cd-paraty/>

AGENDA / CONCERT

Dimanche 3 février 2019 // 16h

A la Ferme de Villefavard, Limousin
2, impasse de la Cure de l'Église – 87190 Villefavard

PROGRAMME DEBUSSY par Véronique Bonnecaze

1. Clair de lune (1890)
 2. L'Isle Joyeuse (1903-1904)
 - Images, 2e série (1907)
 3. Cloches à travers les feuilles
 4. Et la lune descend sur le temps qui fut
 5. Poissons d'or
 - Préludes, Livre I (1909-1910)
 6. I. Danseuses de Delphes
 - 7.II. Voiles
 8. III. Le Vent dans la plaine
 9. IV. « Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir »
 - 10.V. Les Collines d'Anacapri
 11. VI. Des pas sur la neige
 12. VII. Ce qu'a vu le vent d'Ouest
 13. VIII. La Fille aux cheveux de lin
 14. IX. La Sérénade interrompue
 15. X. La Cathédrale engloutie
 16. XI. La Danse de Puck
 17. XII. Minstrels
 18. XIII. La plus que lente L.121 (1910)
-

Enregistrement réalisé en mars 2018 à la Ferme de Villefavard
sur piano C. Bechstein 1900 – Prise de son, montage, mastering
: Cyrille Métivier

LIRE aussi notre présentation du CD DEBUSSY / Bechstein 1900
par Véronique Bonnecaze (1 cd PARATY)

<http://www.classiquenews.com/veronique-bonnecaze-joue-debussy/>

VENDÔME (41) : MASTERCLASS de BELCANTO : 7 – 10 février 2019



**VENDÔME (41) : MASTERCLASS de
BELCANTO : 7 – 10 février 2019.**
La Vincenzo Bellini Belcanto
Académie s'implante à nouveau à
**Vendôme (Campus Monceau
Assurances), du 7 au 10 février**

2019. En résidence depuis 2016 au Campus de Monceau Assurances, l'Académie lyrique a été créée dans le sillage du prestigieux Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini ; cette nouvelle session de formation du chanteur à l'art si délicat du bel canto (de Mozart à Bellini, Rossini et Donizetti), est placée sous la houlette du chef d'orchestre **Marco GUIDARINI** et de la célèbre mezzo-soprano **Viorica CORTEZ**.



Dans un cadre calme, propice à la concentration, l'Académie Bellini (atelier lyrique du Concours international Bellini) permet aux jeunes chanteurs (souvent déjà présents sur les scènes internationales ou lauréats de grands Concours lyriques), de suivre les cours magistraux de Marco GUIDARINI et de Viorica CORTEZ (technique, interprétation, connaissance et analyse des répertoires concernés : travail spécifique sur les opéras de Rossini, Bellini, Donizetti...).

Les cours collectifs et individuels ont lieu chaque matin et après midi. Hébergement et restauration en demi-pension inclus dans le prix du stage.

Académie BELLINI, Vendôme (41),

Du 7 au 10 février 2019

(40 min en TGV de Paris / gare Montparnasse)

Concert de clôture en fin de stage :

Dimanche 10 février 2019, 17h

Auditorium Monceau Assurances

1 avenue des Cités Unies d'Europe

41 100 VENDÔME (face à la gare TGV de Vendôme)

Les bulletins d'inscription pour l'Atelier lyrique / Académie Bellini sont à demander par mail à :

musicarte-org@live.fr

ou par tél : **06 09 58 85 97**

Attention places limitées !

**Plus d'informations sur la page Académie BELLINI du site dédié
au CONCOURS INTERNATIONAL DE BEL CANTO VINCENZO BELLINI**

<https://www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com/l-academie>

demande de formulaire accessible sur cette page également



Vincenzo Bellini Belcanto Académie

CONCERT DE CLÔTURE
de l'Atelier d'Hiver

Dimanche 10 Février 2019 à 17h00

Auditorium Monceau Assurances
1 avenue des Cités Unies de l'Europe
41 100 Vendôme (face à la Gare TGV)

Informations pratiques :

Billetterie disponible en ligne via le Site officiel
www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com,
ou sur place 45 min avant le début du Concert.

Informations & réservations : musicarte-org@live.fr ou au 06 09 58 85 97

MusicaArte

Monceau
ASSURANCES



VOIR notre [reportage sur l'Académie BELLINI à Vendôme \(session 2017\)](#)

Une immersion unique au cœur du style bel cantiste /
Comment maîtriser le style des Romantiques Italiens et
Français ?

VIDEO. OPERA, Belcanto. Stage de chant lyrique par la Vincenzo Bellini belcanto Académie



OPERA, Belcanto. Stage belcantiste par la Vincenzo Bellini belcanto Académie. Chaque été en France, la Vincenzo Bellini belcanto Académie propose une expérience unique en matière de formation lyrique. C'est un stage exceptionnel entièrement dédié à l'esthétique et à la technique vocale belcantiste, c'est à dire qui concerne principalement Rossini, Bellini, Donizetti, soit la période préverdienne. La Vincenzo Bellini Belcanto Académie créée dans le sillage du Concours international de BELCANTO VINCENZO BELLINI, est la seule compétition lyrique à défendre les couleurs du belcanto le plus authentique. Chaque été, l'Académie permet aux jeunes chanteurs d'accéder à une formation ciblée en privilégiant l'étude de ce répertoire si formateur.



Final avec tous les élèves chanteurs de la Promotion 2016 (répétition pour le concert de clôture)

Depuis 2016, l'Académie est en résidence d'été à Vendôme (41, à 55 mn de Paris en TGV), et propose cette année, du 1er au 9 août 2017, un nouvel atelier de formation, immersion complète, piloté par deux grandes figures de la scène internationale : la mezzo Viorica CORTEZ et Marco Guidarini, chef d'orchestre ; tous deux, experts charismatiques du chant bellinien et de la période romantique, italienne et française. Pour chacune de ses sessions, l'Académie a pour thème, et de façon large : "le belcanto de Bellini à Verdi. De la technique vocale à l'interprétation et au style — reportage exclusif réalisé pendant l'Atelier lyrique de l'été 2016 © studio CLASSIQUENEWS.TV — réalisation : Philippe-Alexandre PHAM

Places sont limitées — **Inscriptions et informations :**

musicarte-org@live.fr

www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com/l-academie

<https://www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com/l-academie>

LIRE AUSSI le Palmarès du dernier CONCOURS BELLINI 2018 (8^e édition à Vendôme, nov 2018) :

VENDÔME, Palmarès du 8^e CONCOURS BELLINI 2018. Voilà longtemps que l'on n'avait pas vécu une telle Finale : des tempéraments marquants, de nombreuses voix dotées d'un timbre très séduisant (y compris chez les hommes), une maîtrise partagée du legato et du phrasé, et souvent des airs choisis parmi les plus difficiles et exigeants de la scène belcantiste (Lucrezia Borgia, Il Pirata, Anna Bolena, Lucia di Lammermoor, Norma, I Puritani...)... A Vendôme (Campus Monceau Assurances), s'est déroulé le dernier tour du **8^e CONCOURS BELLINI (samedi 17 novembre 2018)**, compétition unique au monde en ce qu'elle sélectionne les talents belcantistes, ceux capables de chanter Rossini, Bellini, Donizetti (et aussi Mozart). Une nouvelle étoile lyrique est née : **NOMBELULO YENDE (Afrique du Sud), la soprano au timbre d'or...**





Marco Guidarini, chef charismatique qui maîtrise comme peu l'art du bel canto – co fondateur du CONCOURS BELLINI, avec Youra Nymoff-Simonetti, la seule compétition au monde à défendre l'art du bel canto, Marco Guidarini préside au Concours, sélectionne les candidats pour chaque session : une compétition qui a distingué depuis sa création en France en 2010, les divas d'aujourd'hui, telles Pretty Yende, Anna Kastian, et récemment l'exceptionnelle jeune cantatrice Nombelulo Yende, sœur aussi douée que son aînée déjà couronnée... Pretty Yende (DR)

Les Troyens de Berlioz sur ARTE

**ARTE, jeudi 31 janv 2019 :
BERLIOZ : LES TROYENS, 22h50.**

Premier événement lyrique de l'année 2019, et pour les 150 ans de la mort de son auteur Hector Berlioz, Arte diffuse depuis l'Opéra Bastille, son œuvre spectaculaire et héroïque : Les Troyens, fresque mythologique, comprenant La Chute de Troie, puis les Troyens à Carthage, et que Berlioz ne put jamais voir



intégralement monté de son vivant. Il y a le Ring de Wagner ; il y a Les troyens de Berlioz. A chacun, son style et sa source ; à tous deux néanmoins, l'ambition de marquer l'histoire de l'opéra romantique. Berlioz reste inspiré par Méhul, Spontini, Lesueur (qui fut son maître, avec Reicha) ; il avoue être proche de Weber et de Beethoven? S'interroge sur le sens du théâtre chanté et de la place de l'orchestre, comme Kreutzer.

Et comme Wagner, Berlioz écrit lui-même son livret. Inspiré d'Homère et de Virgile.

Que vaudra cette nouvelle production ? Avouons nos réserves dès l'annonce du metteur en scène : Dmitri Tcherniako. Lequel n'avait pas éhsité à Aix récemment, à réviser et à réécrire la fin de Carmen. Blasphème ridicule et arrogant vis à vis de l'auteur Bizet (et de Mérimée) ; ou génial relecture... A chacun de juger.

Qu'en sera-t-il sur la scène de Bastille ?

Pas facile de respecter l'œuvre, sa profondeur poétique, psychologique, et fantastique, malgré sa démesure apparente. Avec Tcherniakov, au nom d'une soi disante réalité et



actualisation régénératrice, l'obligation des costumes actuels, l'absence des références à l'Antiquité et au monde héroïque et virgilien, qui a tant inspiré Berlioz, imposent au spectateur / auditeur, un spectacle d'un terne dépoétisé, sans ivresse ni lyrisme aucun, car rien ne prime que ce qui est propre au metteur en scène... le théâtre. Est-il raisonnable toujours de dénaturer ainsi la magie de l'opéra romantique français inspiré des grands classiques et antiques, de Virgile à Gluck ? Reconnaissons que les mises en scène actuelles prennent un malin plaisir à décortiquer la chose lyrique en la dévitalisant... Ainsi Les Troyens de Berlioz version Tcherniakov ne ressembleront pas aux héros du songe d'Ossian, mais à des néoados en sweat et tee shirts, nouveaux manifestants portant pancartes et inscriptions, simples et claires... l'opéra 2019 doit être compréhensible.

En 1990, l'Opéra Bastille, fraîchement inauguré, lançait sa première saison avec les Troyens – une version légendaire conduite par Myun Whun Chung dans le prolongement du bicentenaire de la Révolution française et l'inauguration de la salle neuve. Aujourd'hui, l'Opéra national de Paris renouvelle le spectacle, réunissant de solides solistes... des voix françaises (Stéphanie d'Oustrac, Véronique Gens, Stéphane Degout), la mezzo-soprano Ekaterina Semenchuk en place Elina Garanca, initialement prévue, et le ténor américain Brandon Jovanovich (Enée).

Dans la fosse, on retrouve Philippe Jordan, directeur musical de l'Opéra national de Paris, très amateur du langage « visionnaire » de Berlioz. Sa sensibilité instrumentale et

intérieure pourrait éclairer cette facette méconnue du compositeur, sa psychologique inquiète, ses éclairs émotionnels, si percutants et structurant même dans la Symphonie Fantastique de 1830.

Les Troyens

Opéra en cinq actes d'Hector Berlioz (France, 2019, 4h)

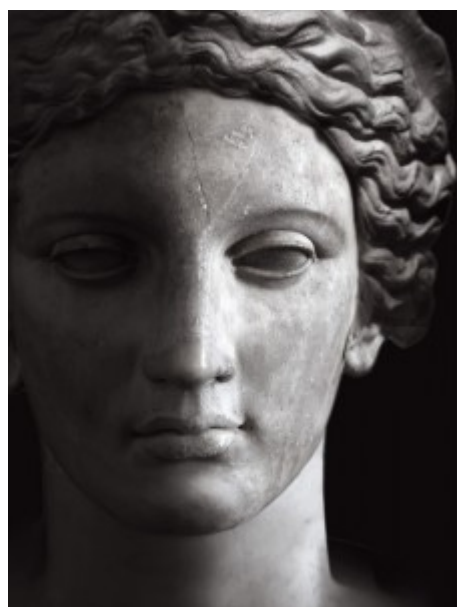
Livret : Hector Berlioz, d'après L'Énéide de Virgile

Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Direction musicale : Philippe Jordan

Direction des chœurs : José Luis Basso

Avec : Ekaterina Semenchuk (Didon), Stéphanie d'Oustrac (Cassandre), Brandon Jovanich (Énée), Véronique Gens (Hécube), Stéphane Degout (Chorèbe), Cyrille Dubois (Iopas), l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra national de Paris – Réalisation : Andy Sommer



SYNOPSIS... Après le retrait de leurs troupes, les Grecs ont laissé au cœur de la ville de Troie un étrange présent : un immense cheval de bois. Pressentant qu'un malheur va s'abattre, Cassandra – la troyenne illuminée qui voit tout mais que personne n'écoute, ne parvient pas à cacher son angoisse. Chorèbe, son amant, est impuissant à la rassurer...

A Carthage, Énée rentre de Troie et croise le regard de la belle reine Didon. Le grec magnifique se laisse aller quelque temps à l'extase amoureuse (superbe scène nocturne). Mais le devoir

appelle Enée en Italie, où il doit fonder Rome. Devoir ou amour ? Que choisera Enée ? Didon ou la gloire ?

LIRE aussi notre [grand dossier HECTOR BERLIOZ 2019](#)



ARTE, Les Troyens de Berlioz – nouvelle production depuis l’Opéra Bastille à Paris

Jeudi 31 janvier 2019 à 22h50 sur ARTE et ARTE

Concert

et en replay jusqu’au 24 avril 2019 sur arteconcert.com

CD, événement, critique. SEIJI OZAWA : BEETHOVEN 9 – Mito Chamber Orchestra (1 cd Decca)



CD, événement, critique. SEIJI OZAWA : BEETHOVEN 9 – Mito Chamber Orchestra (1 cd Decca). 45 ans après son tout premier enregistrement pour Philips, le vétéran légendaire, maestro Seiji Ozawa relit le sommet des symphonies romantiques germaniques : la 9^e de Beethoven; à l’âge de 83 ans, à la tête du Mito Chamber Orchestra (fondé en 1990), le chef – directeur musical

de l’orchestre nippon à partir de 2012-, montre en dépit d’une longue maladie dont il sort petit à petit, une énergie

nerveuse prête à découdre avec le massif beethovénien.

Le premier mouvement, frémissant, tendu, incandescent reconnecte le sentiment tragique à l'univers ; on y lit dans cette lecture nerveuse, mordante, éruptive, acérée et incisive, la volonté d'en découdre ou de faire surgir coûte que coûte, et en urgence, une résolution au conflit. C'est la réitération de plus en plus précise, claire d'une phrase qui récapitule toutes les guerres et leur essence tragique, extinction, barbarie, enfin reformulée de façon définitive et enfin claire à 16mn : Ozawa, pilotant un effectif chambriste, sculpte la matière orchestrale avec une précision de fauve, de loup en panique, pressé par l'obligation et l'urgence de résolution. L'engagement des instrumentistes produit une tension d'ensemble, une motricité collective qui fait feu de tout bois. Quand enfin dans les dernières mesures, s'énonce l'équation réponse qui est une déclaration affirmée, le sentiment de résolution peut s'accomplir. Tout est dit : tout est clair.

Le 2^e mouvement est d'une énergie primitive, épurée, sautillante, vrai ballet, à la fois pulsation pure, et ciselure cristalline, vif-argent, enfin sans contrainte ; un nouvel élan, celui d'un espoir neuf... Si dans le premier mouvement il s'agissait de regretter et pleurer les morts et les victimes collatérales des batailles, ici, le courage recouvré, et l'espoir revivifié, transcendé (cor, basson...), la volonté de victoire, irrépressible et comme électrisée, animent toutes les troupes pour un nouveau combat (le dernier?)/ timbales, piccolos indiquent la marche heureuse (inconsciente ?), énivrée, éperdue. Ozawa redouble de nervosité détaillée, d'une frénésie primitive, énoncée avec l'urgence d'une force juvénile. Le travail du chef dans les nuances, l'élan, la clarté de l'architecture y paraît le plus manifeste et intelligible. C'est un concert parfaitement équilibré qui gagne un relief décuplé dans cette version recentrée sur un effectif essentiel (chambriste). La motricité

et le souci de détail sont superlatifs.

Voyez comme à 7:51 : une étape est franchie soudainement, dans le sens d'une organisation et d'un objectif nouveau, plus trépidant encore qui reprend la frénésie du départ, une armée se met en mouvement.

Dans l'Adagio, sans s'alanguir vraiment, Ozawa fait chanter cordes et bois, en un énoncé plus feutré, rentré, prière fraternelle qui devient appel au renoncement accompagné des pleurs aux violons, un rien maniéré (8:40) ; Beethoven après l'évocation de la barbarie en un souffle tragique, ayant repris possession d'un espoir inespéré, exprime ici une confession intime qui dans le sens de la fraternité, indique clairement l'espoir d'un monde nouveau. Il y manque certainement l'ampleur d'enivrement d'autres versions ; Ozawa semble demeuré dans les instruments, à hauteur de pupitre, dans les cordes spécifiquement. Il lui manque un soupçon de distance réconciliatrice, de souffle poétique.

**Du chant des armes
à la prière des cœurs
OZAWA plus fraternel que
jamais**



Le destin frappe alors dans le 4^e mouvement « Presto » : urgence nouvelle qui est très ralentie, exposée avec lenteur par les contrebasses.

On comprend bien la construction de ce massif ultime du génie beethovénien : conscience foudroyée d'abord, puis reconstruction humaniste.

En passant par le chant du chœur des hommes d'abord puis des femmes, en s'incarnant par la voix des solistes, baryton qui exhorte, puis ténor qui invoque et prie, la parole de l'orchestre, s'apparentait à celle des armes (premier mouvement) ; désormais s'il y a levée de boucliers et chant de guerre, ils ne peuvent se réaliser que dans le sens d'une humanisation générale. Quelle vision prophétique qui vaut pour

notre siècle (XXI^è) celui ultime et décisif de tous les défis : climatique et écologique, sociétal et politique... Quelles valeurs voulons nous défendre ? C'est bien ce rapport désormais vital et dernier auquel nous invite Beethoven. Voilà qui fait sa modernité et ses vertus cathartiques aussi. Car à défaut d'en retrouver traces dans la réalité sociétale actuelle, le spectateur vit déjà dans l'écoulement de la symphonie, cette expérience salutaire et clairvoyante qui lui restitue ce qui n'a aucun prix et vaut d'être défendu : le combat de l'homme pour l'homme.

Ozawa comprend les enjeux et la situation : c'est un cataclysme organisé, un nouveau chaos produisant une ère nouvelle qui s'accomplit alors, illuminé par l'humanisme fraternel du chant des solistes et du chœur.



L'appel à l'amour universel et l'étreinte pacifique unit orchestre, chef et solistes en une course effrénée portée par l'urgence et la volonté de l'esprit initial. Ivre de son exaltation, le compositeur démiurge s'adresse dès lors au Créateur divin, dans l'espoir de toucher sa miséricorde car il aurait démontrer que

sa créature (humaine) s'est enfin montrée digne de son créateur. Dans ce sens, l'ultime électrisation de tout l'orchestre, véritable orgie et transe collective saisit par sa justesse, sa vérité. A 80 ans, Ozawa se montre d'une sincérité désarmante ; son appétit, sa gourmandise affûtée (quitte à forcer parfois le trait, dans les tutti de la dernière séquence chorale), son intelligence féline font le miel et le nerf de cette lecture en tout point captivante.

CD, critique. SEIJI OZAWA : Symphonie n°9 de BEETHOVEN. Mito chamber Orchestra – Rie Miyake (soprano), Mihoko Fujimura (mezzo-soprano), Kei Fukui (tenor), Markus Eiche (baritone) – 1 cd Decca

Approfondir

En savoir plus sur
<http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/beethoven-9/#M1JfhPiFJeRPb6QQ.99>